

« Le décentrement de l'humain à la lumière d'Etty Hillesum »

Conférence de Jean-Michel Hirt
Collège des Bernardins (Paris)
15 juin 2014

Le décentrement de l'humain est un titre étrange, à la fois provocant et dérangent, un titre instable ; il s'impose à moi pour évoquer le visage d'Etty Hillesum, j'ai même parlé de sa lumière dans mon titre afin d'éclairer ma proposition : le décentrement de l'humain à la *lumière* d'Etty Hillesum, à la lumière de l'éclat de son nom.

Conjoindre le nom d'Etty Hillesum et la lumière, c'est considérer que sa personne et sa pensée, rassemblées en ce nom, peuvent nous permettre de voir ce qui reste plongé dans l'obscurité sans ce nom ; c'est aussi estimer qu'Etty Hillesum appartient à ce siècle des Lumières qui, au fil du temps, ressemble à l'ouverture d'un chantier, mais aussi d'un charnier, dans ce continent auquel nous appartenons, un chantier-charnier où le travail de l'esprit critique, de *l'esprit qui dit toujours non*, où ce travail a été engagé à un moment de l'histoire du monde, le XVIIIe siècle, dans cette partie du monde, l'Europe ; mais un tel chantier à ciel ouvert concerne le monde entier et il est loin d'être achevé, tant il rencontre de difficultés et de régressions, dans son cours, jusqu'à n'apparaître trop souvent que sous l'aspect du charnier.

Etty Hillesum, beaucoup d'entre vous ont lu ses *Ecrits*, appartient pour moi à ce siècle des Lumières qui poursuit, conflictuellement, son œuvre dans nos vies. C'est à partir de son travail de réflexion consigné pendant trois ans, avant sa mise à mort, dans le camp d'Auschwitz, que je peux prendre ici la parole. Etty est cette jeune femme néerlandaise qui a été emportée dans ce qui a été appelé l'extermination des Juifs d'Europe par les nazis. Victime de ce que ces derniers ont nommé, en recourant à une fleur de rhétorique, la « solution finale » ; mais quel problème innommable, cette ignoble litote prétend-t-elle résoudre ? Etty nous lègue ce journal et ces lettres des trois dernières années de sa vie, un ensemble d'écritures dont la méditation ne fait que commencer pour nous.

Bien des écrits sur la Shoah, par ceux qui en sont revenus, sont, depuis une vingtaine d'années seulement, lus, étudiés, commentés. Les notations quotidiennes d'Etty Hillesum ont la particularité d'exposer au jour le jour la pensée d'une jeune femme qui, dans les conditions de plus en plus effroyables de la persécution nazie aux Pays-Bas, décide d'entreprendre un

travail psychique sur elle-même avec un thérapeute allemand exceptionnel, Julius Spier, lui-même réfugié à Amsterdam pour échapper à « la bête immonde ».

Le journal d'Etty est la chronique de ce temps de détresse dont nous sommes devenus les héritiers. Il rend compte de la déliaison entre l'humain et l'inhumain, ce nouage si précaire qui donnait consistance à l'homme occidental depuis son invention tout à la fois grecque et romaine, juive et chrétienne ; or ce nouage a volé en éclats au XXe siècle. Bien sûr, cela n'aura pas été un coup de tonnerre dans un ciel serein, tout au long de l'histoire occidentale, il y a eu des prémisses de la haine de l'autre, l'antisémitisme chrétien, le massacre des Indiens du Nouveau Monde, la traite et l'esclavage des Noirs, la colonisation outremer, et soudain ce formidable retournement de l'agressivité occidentale contre elle-même, contre sa culture, avec la *boucherie* que la Première Guerre mondiale a constitué pour l'Europe. Mais avec la Seconde Guerre mondiale, et avec la Shoah qui révèle le dessein sociétal insensé du nazisme, il est arrivé quelque chose d'inouï dans l'histoire des hommes, la première tentative planifiée pour *casser* l'espèce humaine.

Happée dans la tourmente, Etty prend le temps de nous écrire, malgré tout ce qu'elle subit dans Amsterdam occupé et livré aux lois raciales de l'ennemi ; elle nous écrit jusqu'au bout de son destin singulier, avec ces deux cartes jetées comme une bouteille à la mer depuis le wagon du train qui se dirige vers le camp de la mort, deux lettres volées aux forces du mal. Dans l'une des cartes ramassées par l'inconnu qui la postera, on lit ses mots ultimes : « j'ouvre la Bible au hasard et trouve ceci : « Le Seigneur est ma chambre haute. » Je suis assise sur mon sac à dos, au milieu d'un wagon de marchandises bondé. » ; dans l'autre carte, non conservée, d'après l'une de ses amies qui l'a lue, elle aurait écrit : « Vous m'attendrez ? » Tous les mots comptent ici : *Je, la Bible au hasard, le Seigneur, la chambre haute, le sac à dos, le wagon de marchandises bondé, l'attente, vous.*

C'est à vous, à nous qu'elle ne cesse de s'adresser et de nous demander : après ce que j'ai connu en tant que femme hollandaise, et en tant que femme juive, comment allez-vous vivre et aimer, comment vous, après moi, allez-vous penser autrement, différemment, ou pas du tout ? Dans une lettre de fin décembre 1942, lettre envoyée du camp de transit de Westerbork, en attente du convoi pour Auschwitz, elle écrit : « Si nous ne sauvons des camps où qu'ils se trouvent, que notre peau et rien d'autre, cela ne suffira pas. Ce qui importe, en effet, ce n'est pas de rester en vie coûte que coûte, mais la *façon* de rester en vie. » Et, en femme des Lumières, elle ajoute : « Il me semble parfois que toute

situation nouvelle, qu'elle soit meilleure ou pire, comporte en soi la possibilité d'enrichir l'homme de nouvelles clartés. » Elle précise alors *irrévocablement* sa pensée : « Et si nous abandonnons à la décision du sort les dures réalités auxquelles nous sommes irrévocablement confrontés, si nous ne leur offrons pas dans nos têtes et dans nos cœurs un abri pour les y laisser décanter et se muer en facteurs de mûrissement, en substances d'où nous puissions extraire un sens, -cela voudra dire que notre génération n'est pas armée pour la vie. » Sommes-nous, chère Etty, une génération mieux armée pour la vie, avec la kyrielle de massacres de masse qui, depuis la Shoah, ont eu lieu, la plupart en dehors de l'Europe, il est vrai ? Avons-nous trouvé une meilleure façon de rester en vie ? Ou, plus simplement, est-ce au-dessus de nos capacités psychiques de penser à cela et l'avons-nous déjà presque oublié dans la fuite en avant que nous offre ce qu'on appelle la vie ? Ou pire, comme l'a admirablement écrit Charlotte Delbo, après son retour d'Auschwitz, ce qui a été découvert et appris là-bas sur l'homme, est-ce « une connaissance inutile » ?

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir lu l'injonction à penser, l'urgence à le faire maintes fois reprises dans les *Ecrits* d'Etty, à partir de ces lieux de l'immonde que sont les camps, ces sinistres emblèmes du XXe siècle, qu'ils soient de transit, de regroupement, de travail ou de mort ; dans cette lettre de 42, elle précise : « De l'enceinte même des camps, de nouvelles pensées devront rayonner vers l'extérieur, de nouvelles intuitions devront étendre la clarté autour d'elles ». Mais comment penser autrement, différemment, avec quelle nouvelle clarté tombée de quelle étoile ? Dans une lettre de juillet 1943, comment, demande-t-elle, « construire un monde entièrement nouveau », alors que les discours politiques, philosophiques ou religieux ont terriblement fait faillite, comment parler avec des mots dénaturés par le mensonge ou l'imposture, comment dire ce qui est arrivé à l'humain, dès lors que la réalité a été pendant un temps si long gouvernée par ce que Freud a nommé la pulsion de mort, et que des hommes ont enduré leur vie en ployant sous la capacité de destruction que cette pulsion a pu susciter chez d'autres hommes ?

Après la disqualification de l'humanisme, que reste-t-il pour faire face au monde nouveau et au devenir humain qu'Etty Hillesum appelle de ses vœux ? « Et si nous survivons à cette époque, écrit-elle dans sa lettre de 43, indemnes de corps et d'âme, d'âme surtout, sans amertume, sans haine, nous aurons aussi notre mot à dire après la guerre. Je suis peut-être une femme ambitieuse : j'aimerais bien avoir un tout petit mot à dire. » Déjà dans ses propos ici, il y a ce mot inconsistant et impressionnant à la fois, le mot *âme*, et ce que ce mot peut

encore, *en un corps*, signifier dans notre monde où il est de bon ton d'avoir un corps performant mais de ne guère avoir d'états d'âme.

Il y a aussi un autre mot dont les *Ecrits* d'Etty regorgent, le mot *poésie*. A la différence du philosophe Adorno qui estimait difficile d'écrire de la poésie après Auschwitz, Etty, elle, n'arrête pas de revenir sur les pouvoirs de la poésie, sur sa nécessité pour survivre dans l'enfer ordinaire du temps ; elle réclame chaque jour à son Dieu de recevoir une « petite ligne de poésie », comme le chrétien demande dans sa prière le pain quotidien. On sait combien le poète Rainer Maria Rilke sera l'interlocuteur intérieur de toute sa vie. On sait moins que Rilke est le compagnon de route de cette aventure décisive de l'esprit des Lumières, cette aventure à part que veut être la psychanalyse. Son amour et sa correspondance avec Lou Andreas-Salomé, qui lui aura fait rencontrer Freud, en témoignent. Et la poésie dans la perspective de Rilke, comme de celle d'Etty, c'est « une nécessité intérieure » pour reprendre une expression du poète, une parole humaine où *la chair se fait verbe*, une singulière addiction à la lettre pour s'ouvrir au monde. Etty revient fréquemment sur le récit poétique, et non journalistique, dont la langue saura exprimer la réalité concentrationnaire : « Il faut bien, note-t-elle dans le cahier onze, le 3 octobre 1942, qu'il y ait un poète dans un camp, pour vivre en poète cette vie-là, oui, même cette vie-là !, et pouvoir la chanter. » Il y en aura un, chère Etty, qui a créé une « contre-langue » : Paul Celan, il y en aura une qui a inventé une langue dont « aucun de nous ne reviendra » : Charlotte Delbo. Oserons-nous un jour prendre au sérieux ceux qui *pensent en poètes*, après avoir cru tant de penseurs qui se vantaient de ne pas l'être, poètes ? Une fois de plus, Etty rejoint cette conviction de Freud : le meurtre primordial de l'homme par l'homme implique le poète épique qui parvient à maintenir vivant, dans la conscience, le souvenir de cet acte, ce « tournant de l'haleine », *Atemwende*, écrit Celan. D'emblée la vie psychique est liée à la vie culturelle pour Freud, l'inconscient à la langue pour Lacan, et toute tentative de détacher l'une de l'autre est une forfaiture.

L'âme, la poésie, ces mots auxquels Etty ne cesse de revenir dans son écriture, désignent cette réalité interne dont elle va faire l'exact contre-poids de l'horreur externe dans laquelle elle est plongée. La découverte et l'exploration de sa réalité psychique, grâce à la thérapie avec Spier, aussi atypique qu'elle ait été, lui ouvre le continent de l'inconscient ; elle va en prendre la mesure et un appui sur lui tel qu'il lui permettra d'affirmer cette humanité différente, fondatrice d'une âme capable de *faire avec* le mal

et la haine. A l'instar du poète, Baudelaire, qui déclare :
« Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or. »

Mais justement, l'âme, c'est la psychanalyse telle que Freud l'invente, qui en permet la connaissance et le maniement. Devenue un aspect de la nature humaine, et non plus de sa transcendance, rendue à l'immanence de notre condition, l'âme est pour Freud cet « appareil » dont la cure analytique démontre le fonctionnement. La psychanalyse n'est pas un discours comme un autre, c'est d'abord une langue forgée par cet homme juif et athée, Freud ; plus qu'un savoir, c'est un usage de la langue qui par sa cohérence autorise à penser des phénomènes ordinaires et communs, mais qui n'avaient pas reçu avant Freud de traduction suffisante pour résoudre l'énigme de leur évidence. Certes, son disciple, Jung, a pris ses distances avec Freud son aîné, mais il suffit de lire la passionnante correspondance entre ces deux hommes pour évaluer la dette de l'un envers l'autre. A travers Spier formé par Jung, Ety va bénéficier de cette double filiation et la porter à un paroxysme qui aujourd'hui est rendu vital par la construction de l'humain à laquelle nous sommes voués.

Or les lignes de force de l'articulation entre le psychique et le culturel, auxquelles Freud parvient tout au long de son œuvre, constituent un tremblement de terre anthropologique. Qu'on en juge par cette brève énumération liée à l'ordre de parution de ses textes :

- avec *Psychologie des masses et analyse du moi*, Freud a la conviction que la masse peut se substituer au moi de l'individu ; la *massitude*, ce néologisme que je forme, deviendrait la norme culturelle et aurait pour effet, entre autres, d'effacer toutes les différences entre les êtres humains, ainsi que de rendre caducs les mots au profit des images ;
- avec *L'avenir d'une illusion*, il constate la décomposition de la religion monothéiste et la haine qui l'accompagne, dans la mesure où la déliaison de la religiosité psychique met celle-ci au service de la pulsion de mort ;
- avec *Malaise dans la culture*, il envisage le triomphe possible de la pulsion de mort dans les processus psychique et culturel ;
- avec *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, il conclue que les progrès de la vie de l'esprit liés à l'impact de la religion monothéiste dans la culture sont susceptibles de connaître une régression ; les conquêtes dans la définition de l'humain, telles que la paternité, l'altérité, la singularité, la dignité seraient par conséquent toujours menacées. Freud emploie la métaphore de « l'assèchement du Zuydersee » pour évoquer ce « travail de culture », *Kulturarbeit*, toujours à

recommencer, à l'image des polders en Hollande et de la terre à reprendre sur la mer.

De ce séisme survenu au XXe siècle, Etty enregistre l'amplitude dans ses cahiers et ses lettres : « L'Europe entière se change peu à peu en un immense camp (...) - je me demande d'ailleurs combien il restera de gens à l'extérieur si l'Histoire continue à suivre longtemps le cours où elle s'est engagée. » (lettre de fin décembre 42) Etty va s'installer au bord de l'abîme, dans son « atelier de Titans », pour penser d'un même mouvement le chaos dans sa vie personnelle et le chaos de la Seconde Guerre mondiale. L'invention par elle du terme « destin de masse », *Massenschicksal*, témoigne de sa clairvoyance clinique : nommer ainsi le symptôme à l'œuvre dans la culture manifeste au plus haut point son « génie féminin », pour reprendre l'heureuse expression de Julia Kristeva. De la chambre à soi d'une destinée singulière, Etty accède à l'antichambre d'Auschwitz, ces baraques du camp de Westerbok, où s'accomplit la première partie de ce « destin de masse » auquel plus un seul Juif ne doit échapper. La seconde partie d'un tel « destin de masse » aura pour cadre la chambre à gaz. A ma connaissance, seul George Steiner aura eu l'audace d'écrire un dialogue théologique, *A conversation piece*, se déroulant dans ce lieu clos de la mise à mort du peuple juif.

Etty éprouve combien son esprit a été « éclairé et illuminé » dans les « baraques à courants d'air » (22/09/42), dit-elle, du camp de transit de Westerbok ; c'est là, dans les camps, que s'invente cet humain qui sera en mesure de se détacher de l'inhumain, c'est à partir de là que peut être élaboré le déchaînement pulsionnel de la haine et de l'envie qui conduit à l'abandon de l'humain, puis à sa destruction. Il faut se souvenir chez Etty de cette acceptation de sa part du « destin de masse », elle à qui le reproche a pu être fait de ne pas avoir cherché à fuir la déportation quand elle en a eu l'occasion, alors même qu'elle prenait acte de ce que le désir et le choix impliqués par la notion de vie personnelle devenait impossible, et que chacun semblait la proie du hasard. A l'heure sombre du « destin de masse », c'est l'intrication psychique entre désir et destin qui est modifiée, et le caractère implacable de ce dernier s'impose : « *on se retrouve tout simplement avec un destin au lieu d'une vie.* » (30/04/42), écrit-elle, et aussi le 11 juillet 1942 : « Mon acceptation n'est ni résignation, ni abdication de la volonté ». L'accuser de se sacrifier, ou plus laïquement de démissionner, est vain. La description que donne Etty de l'acceptation d'un destin de masse, qui ne résulte pas de sa décision, ressemble à une gestation ; celle-ci se déroule en elle, et cette fois elle ne la refuse pas, comme naguère l'enfant qu'elle a brièvement porté : « Quelque chose se développe en toi, tu glisses une fois de plus un regard à

l'intérieur de toi-même et voilà que quelque chose est arrivé à terme, il ne te reste plus qu'à l'accepter, à l'assumer, à continuer de le porter et à le faire fructifier. » (30/04/42). Mais il s'agit maintenant pour Etty de renaître en soi, non de faire naître hors d'elle. La « *fatalité de masse* » (11/07/42) qui s'abat sur son peuple, une fois *incarnée* par elle, exprime *son* destin, celui de tous les autres Juifs autour d'elle et pourtant le sien exclusivement. Ce destin se confond avec « ce petit morceau d'éternité » (20/06/42) qu'elle emporte avec soi, comme dans son sac à dos ; cette *immanence du vivant* à laquelle elle est parvenue, c'est la fine pointe de son désir d'un *divin* sur lequel aucune masse n'aura de prise. C'est même cette masse assumée par elle qui rend ce désir si précieux : lui seul ouvre l'accès à une temporalité indexée sur l'infini, lui seul la conforte dans la certitude d'abriter une facette de la vie *pour au-delà de la mort*. Sa conviction que « rien ne peut plus nous être ravi » (11/07/42) l'arrache au doute comme au désespoir. Ses « capacités de vie intérieure », dont le nom de Dieu va devenir la « métaphore » privilégiée, la sauvent du néant d'un « monde saccagé ». Retenons l'audace de sa pensée qui fait du mot Dieu une « construction de soutien », c'est son expression, pour mettre en langue l'issue du désastre.

A partir du dégagement de sa personnalité de sa gangue, d'un narcissisme sans Narcisse, en liaison avec le transfert qu'elle partage avec Spier, mais aussi en liaison avec les circonstances d'un temps impitoyable, elle parvient à discerner dans les ombres et les lumières de sa réalité psychique, les éléments d'une vie surabondante jaillissant d'elle, une vie qu'elle choisit d'appeler Dieu : sur ces nouveaux « fondements » va se construire la « chambre haute » où sera reçu son hôte, l'étranger, l'autre qu'elle en elle. Paradoxe d'une approche de la solitude qui ouvre sur la *dualité*, ce processus de l'individuation personnelle qui brise la clôture narcissique et phallique individuelle ; dualité qui est le ressort de l'expérience intérieure à laquelle Etty convie son lecteur. Elle va décider de donner le nom de Dieu à ces « sources originelles » de vie enfouies en chacun. Leur découverte implique ce décentrement de l'humain, du moi à l'autre, décentrement qui favorise l'ouverture à l'hôte en soi, l'accueil de *son* Seigneur dans *sa* chambre haute. Elle y reviendra jour après jour dans son journal : « C'est peut-être l'expression la plus parfaite de mon sentiment de la vie : je repose en moi-même. Et ce moi-même, cette couche la plus profonde et la plus riche où je repose, je l'appelle ''Dieu''. » (17/09/42) La dualité, ce mot forgé par un philosophe visionnaire lié à l'Islam, Henry Corbin, exprime la rencontre en soi-même de ce qui est le *secret*, *sirr* en arabe, le secret de soi-même – plus que soi parce que soi avant soi. La dualité, c'est faire, les yeux grands ouverts, l'épreuve de *l'être-en-deux* que constitue chaque homme,

épreuve qui est à la fois son tourment et sa salvation. « De fait, écrit-elle, ma vie n'est qu'une perpétuelle « écoute au-dedans », *hineinhorschen* : « écoute au-dedans » de moi-même, des autres, de Dieu. Et quand je dis que « j'écoute au-dedans », en réalité c'est plutôt Dieu en moi qui « est à l'écoute ». Ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en moi écoute l'essence et la profondeur de l'autre. Dieu écoute Dieu. » (17/09/42)

Cette surabondance de la vie éprouvée au-dedans d'elle-même n'est pas référée à un dieu tout-puissant et transcendant, mais à *son* Dieu, à la Face de Dieu qui lui est réservée. Elle y parvient lorsqu'elle retrouve, reconnaît et accepte, au-delà de l'insensé de sa réalité psychique et de la toute-puissance imaginaire de celle-ci, cette *nudité* de l'humain, sa vulnérabilité sans limite. Nudité insoutenable en pleine lumière - songeons à la honte d'Adam cachant sa nudité à Dieu -, et le vêtement qui couvrira la nudité risque fort de devenir l'écorce, la carapace qui étouffe les potentialités de l'être à nu. Une telle nudité devient le signe tangible de la *dignité divine* de l'humain, celle qui correspond aux représentations de la présence du vivant divin que la religion monothéiste en ses trois occurrences a pu transmettre : que ce soit la brise signant pour Elie la présence de Javhé, ou le grand vin des noces de Cana, ou le palais de cristal du Coran sous les pas de la Reine de Saba. A cette nudité de l'humain, on peut, en effet, estimer que fait écho la pudeur du divin dans sa relation aux hommes, son retrait comme son silence.

La vulnérabilité de l'homme issue de sa nudité originelle, insoutenable après sa chute, comment ne pas l'entendre dans ce que Freud décèle à l'orée de la vie humaine, dans ce qu'il nomme *Hilflosigkeit*, mot difficilement traduit par dépendance ou désaide de l'*infans*, celui qui ne sait pas parler et qui, si nu, si démuné, est en chute, *livré-jeté*, dans le monde. Comment ne pas aussi entendre la conséquence de cette nudité retrouvée dans la destitution subjective que Lacan nomme le *désêtre*, chute qu'il assigne à la fin d'une cure analytique. Cette nudité, la toute-puissance inhérente à la réalité psychique tend à la voiler ou à la travestir de toutes les façons, en niant l'humain comme en niant le divin. Retrouver cette nudité du vivant suppose le dépouillement auquel Etty se livre dans son travail psychique et auquel elle est livrée en raison de la réalité historique catastrophique. De la mort vécue en elle et autour d'elle, de se savoir mortelle, savoir devenu assourdissant à son époque, elle se défait comme d'une peau morte. Sa nudité n'aspire plus à se dérober mais à s'exposer, à incarner ce désir du divin en elle et pour elle - désir qu'elle pourra à son tour transférer en le partageant avec les inconnus du camp ou du wagon bondé. Quand elle se reconnaît dans son double destin, singulier et de masse, dans

le cours qu'il imprime à sa vie et à son corps, à la chute de ce corps fait écho le triomphe de la vie qu'elle répand autour d'elle : à jamais elle est devenue *lettre* du divin. A nommer Dieu son « aventure intérieure », Dieu le lui rend bien en faisant d'Etty celle qui « témoigne pour le témoin », comme Paul Celan l'exige de tout dire humain après Auschwitz.

Etty s'est rendue perméable à ce désir témoignant de la jouissance de Dieu, désir qui fait de la nudité de l'humain la cause de sa jouissance, et de sa souffrance quand l'humain s'opacifie et s'enténébre. Etty jouit de son Dieu comme Lui jouit d'elle, pour parodier l'apôtre Jean, elle est ce fruit dont son Dieu tire sa gloire. Cette jouissance n'est plus indexée sur le cycle négation-transgression-mort, mais sur celui de l'affirmation-contemplation-vie.

La bonne nouvelle de la souveraineté de l'humain est ainsi refondée, non sur les qualités de l'humain, mais sur sa nudité. Dès lors, il est acquis, grâce à Etty, que les limites de l'immonde ne se trouvent pas dans le monde extérieur où règne la démesure, mais dans cette extrémité de la réalité psychique où l'insensé fait place à la nudité, où le savoir de mort s'efface devant le désir de vie. La masse, dont le camp est le lieu d'origine, permet de démontrer la possibilité de l'humain noué au divin, plutôt que la banalité de l'humain soudé à l'inhumain. Cette « banalité du mal » que l'on aurait sûrement tort de croire disparue avec les atrocités des totalitarismes du siècle dernier. Que dire d'un monde, le nôtre, où la toute-puissance insensée de notre réalité psychique pactise avec les possibilités de manipulation de l'espèce humaine que les biotechnologies alliées au marché offrent à notre avidité ? Comment dire ce monde depuis la Shoah : le trou dans nos représentations de l'humain qu'elle constitue et la « sortie de Dieu » du langage qu'elle implique, selon l'expression de George Steiner ? Comment dire ce monde miné par l'immonde sinon, à l'enseigne d'Etty Hillesum, en accédant à cette « vie intérieure productive et confiante » où les mots deviennent porteurs de notre nudité, où les mots témoignent du souffle, du corps, du trésor caché en nous. Avec cet humour, ce *witz* que nul Auschwitz n'a eu le pouvoir d'éteindre en elle, c'est maintenant Charlotte Delbo qui nous y exhorte dans sa « Prière aux vivants pour leur pardonner d'être vivants » :

« Je vous en supplie faites quelque chose, apprenez un pas de danse quelque chose qui vous justifie, qui vous donne le droit d'être habillés de votre peau de votre poil, apprenez à marcher et à rire parce que ce serait trop bête à la fin que tant soient morts et que vous viviez sans rien faire de votre vie. »

Etty nous demandait de l'attendre dans son dernier message, gardons-nous de la faire attendre en ne l'entendant pas pour notre temps.

Jean-Michel

Hirt

